

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXXII

42^e Année — N° 4

HIVER 1979

176

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille

par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais

Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

12, Rue Marcel-Doret

Carcassonne

TOME XXXII

42^e Année — N° 4

HIVER 1979

RÉDACTION: René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement Annuel :

— France. 25 F.

— Etranger. 35 F.

Prix au numéro 10 F.

Applicables à partir du tirage du dernier fascicule de l'année 1978.

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques »,
Domaine de Mayrevieille, Carcassonne
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

Tome XXXII - 42^e Année - N° 4 - Hiver 1979

SOMMAIRE

J. FOURIÉ

Chansons populaires de la Haute-Vallée de l'Aude.

Joseph COURRIEU

*L'orme de Villemagne
et le poète Gabriel Peyronnet.*

Matériaux et Documents

René NELLI

Notes sur quelques points de folklore ancien.

A. ARMENGAUD

A propos de l'expression populaire :

« jeter son bonnet par dessus les moulins. »

Urbain GIBERT

Nécrologie.

CHANSONS POPULAIRES de la Haute Vallée de l'Aude

C'est un fait, hélas ! unanimement constaté et déploré depuis déjà de nombreuses années, la tradition orale s'éteint irrémédiablement. Toutes les régions et toutes les couches sociales subissent ce phénomène avec apparemment une certaine sérénité, peut-être parce que l'ampleur et la gravité d'un tel processus ne sont pas perçues avec suffisamment d'acuité au niveau de ce que l'on appelle « le grand public ». Quoi qu'il en soit, notre patrimoine oral disparaît et rares sont, notamment parmi les jeunes générations, ceux qui le perpétuent encore et ont l'art de le transmettre. Une scission irréversible semble s'être amorcée depuis la deuxième guerre mondiale, avec l'utilisation extensive des techniques audio-visuelles et l'expansion démentielle de la société de consommation. Ainsi, dans 20 ou 30 années, après la mort des derniers « anciens » qui eurent la lourde tâche d'assumer la transition entre l'héritage du passé et le néant du modernisme, il ne restera que les témoignages que livres, disques et autres enregistrements sonores ou écrits auront réussi à sauver de ce grand naufrage, qui prend les proportions d'un tournant sans précédent dans l'histoire déjà bien tourmentée de la civilisation humaine.

Notre terre d'Aude, comme bon nombre de contrées méridionales, fut et demeure riche en matière folklorique. La chanson populaire en particulier y a fleuri depuis toujours et ce pour des raisons les plus diverses. Il est réconfortant malgré tout de noter que cet aspect traditionnel s'est maintenu et suscite encore l'intérêt, voire l'enthousiasme, des jeunes. Les chansons typiques du terroir audois ont déjà fait l'objet de recensements, d'études et de mesures conservatoires (notamment par Hercule Birat, Gaston Jourdanne, Paul Fagot, Ludovic Cassan, Louis Lambert, Vincent Gambau et les nombreux collaborateurs de *Folklore*).

Nous voudrions apporter notre modeste pierre à cet édifice et tenter si possible de sauver de l'oubli quelques vieux airs populaires de la haute vallée de l'Aude, et plus précisément de l'aire géographique formée par le canton de Quillan. Nous avons timidement amorcé un travail de ce genre dans l'ouvrage que nous avons consacré en 1973 à notre cité natale d'Espéraz. Toujours à Espéraz d'ailleurs, MM. Urbain Gibert et Jean Guilaine avaient également recueilli plusieurs chansons se rapportant à la tradition des Ermites (cf. *Folklore* n° 119, automne 1965). Nous n'y reviendrons pas et nous allons essayer, dans ce premier arti-

cle, d'étendre notre champ d'investigation aux communes environnantes, espérant que des témoignages ou des matériaux nouveaux nous permettront d'apporter un complément.

Espérazza fut, surtout du temps de la chapellerie et des courses de bœufs, un foyer très actif de tradition chantante. Il y a tout lieu de croire qu'à l'époque où les « carrassiers » (1) descendaient le cours tumultueux de l'Aude sur leurs radeaux de grumes, de multiples chansons devaient rythmer leur dur travail quotidien. Malheureusement, à notre connaissance, aucun de ces airs n'est parvenu jusqu'à nous. Par contre, nous avons pu transcrire un texte en langue d'Oc peut-être moins ancien mais que l'on chante toujours, texte que nous devons à l'amabilité des membres du club du 3^{me} âge d'Espérazza. Cette chanson s'intitule « *Le rossinhôl* » et daterait du tout début de ce siècle, si ce n'est de la fin du précédent. Nous en donnons ci-dessous la version intégrale, telle qu'elle nous a été communiquée :

Le rossinhôl

*Quand le printemps cada an arriva,
Al mes d'abril le rossinhôl ;
L'un per sas flors, l'autre son cant,
Nos renovelan...
E dins le brelh ôm pôl ana se promenar. (bis)*

*Una filhòta de la Granja
En corriguent tombèt pel' sôl,
Su'l pôl au rôsa...
Darrèu son galant passèc, la ramassèc. (bis)*

*Nos i pareis qu'a vôtra mina
Devètz aïmar plan les aucèls ;
E mai son bèls, e mai gresilhan,
Que nos empachan de dormir
Sèr e matin. (bis)*

*Te donarem per recompensa
La libertat dins le jardin ;
Se per en cas voliàs nisar
I a de fuelhatge...
Te mancarà pas de fricôt
Per les pichôts. (bis)*

*Quand le mes de septembre arriva
Le rossinhôl s'en vòl anar,
Qu'una tristessa !...
Le Mostachet portarà l'dôl
Del rossinhôl. (bis)*

*Quand le mes de decembre arriva
La nèu comença de tombar,
Qu'una frescura...
Es pas le còp d'anar nadar
Al Rocòta. (bis) **

Refrain :

*E op ! Ai pas entendut
Cantar la cigala !
E op ! Ai pas entendut
Cantar le cocut !*

Nous pensons que le dernier couplet est plus récent et a été rajouté à la chanson pour être mieux personnalisée dans le contexte local. On nous a signalé qu'il existait certainement d'autres variantes à ce texte qui ne semble pas afficher une conception très rigoureuse de la rime.

Dans le village voisin de Fa, où est demeuré vivace le souvenir du « molinièr » Croustet, tel que nous l'a dépeint le félibre Etienne Fontvieille (2), la tradition chantée n'a pas perdu ses droits. Ainsi, une chorale récemment constituée dans cette charmante agglomération, a eu l'heureuse initiative d'inscrire à son répertoire un hymne à Fa composé par Jacques Tisseyre sur une musique de Pierre Lenat, datant de 1925 et destiné au répertoire du Groupe artistique amical de Fa. Nous avons pu nous procurer ce chant grâce à notre ami Robert Jouret, maire de la commune.

Le vilatje de Fa

Refrain :

*Dels wisigòths vièlha defensa
De tes angles demantelats
Preserva Fa de la violença
Siage l'emplème de la pats.*

I

*Al costat de nôstre vilatje
Que domina tan a l'entorn,
Dont se vets tot le paisatge
S'airissa una vièlha tor.*

* Le Rocota : lieu-dit d'Espéraz, au bord de l'Aude, en-dessous de Caderonne (actuel terrain de camping).

II

*D'aquí om contempla la plana,
Las vinhas als polidis tons.
Om entem tabes la campana
E ses gaujosis carilhons.*

III

*Dins la plana silenciosa
Le Faby fa rodar les pavats
E las polidas amorosas
S'en van a l'ombra dels albas.*

IV

*Le nôstre endreit es plan modèste,
Duscas son nom qu'es plan petit.
Mas per trobar de bonas fèstas,
Podètz venir, mai plan vestits !*

V

*Las filhetas i son aimablas,
Les joves plan degordits,
Las femnas i son aimablas
Les mainatges plan degordits.*

VI

*La junessa a format un grop
Per divertir les gens de Fa,
Es teatral e artistic
Le grop amical de Fa.*

VII

*Aquí s'arrèsta ma complenta
Car aurià pena de vos cansar,
Mas vos vòli dire sens crenta
Viva le bilatge de Fa !*

Sans être pour autant un chef-d'œuvre du genre, cette chanson sans prétention a au moins le mérite d'être une émanation populaire encore fort prisée sur place.

A Quillan, comme à Espérazza, on chantait aussi « *Le cocut* », chanson extrêmement populaire en haute vallée de l'Aude et qui a déjà été publiée dans le fascicule de *Folklore* auquel nous nous référons un peu plus haut. Quillan possède cependant une autre version, laquelle n'a rien de commun avec celle d'Espérazza. Sa trame philosophique sur fond de parabole la rend d'ailleurs intéressante à plusieurs titres.

Le Cocut

Sus la branca d'un pibol un vièlh cocut èra crincat.
Gaitava d'un aire morrut un jove passerat.
L'aire trist, lagrema a l'uèlh, se planhissià
D'esser gamat, de venir vièlh, tojorn disià :

Partirai lhèu pel grand viatje,
Som petassat coma un curvèlh ;
Ai que tres pelsis al cervèlh
E le cusson, com'un fromatge,
Partirai lhèu pel grand viatje.

Tu n'es qu'una vièlha rôssa li diguèc un coga-iôu ;
Per te n'anar far la nôça dins mon niuc fasiàs ton iôu.
Aquì, tu me le daissavas e ieu me l'calià cogar,
Sens aver una becada per le poder far manjar.

Partiras lhèu pel grand viatje
Tot petassat com'un curvèlh ;
Ambe tres pelsis al cervèlh
E le cusson, com'un fromatge,
Partiras lhèu pel grand viatje.

Un jorn que espertinava d'un mossèc,
Un caissal que l'embarassava l'enganossèc
(Un crostet que rosegava s'entravètsèc). *
Li trauquèt tota la melsa, le tafach e le viscôt,
Abans que l'reviscolèsson, l'trapèron môrt,
(Alavetz le paure diable fosquèc môrt) *

Partiguèc lhèu pel grand viatje
Tot petassat com'un curvèlh ;
Ambe tres pelsis al cervèlh
E le cusson, com'un fromatge,
Partiguèc lhèu pel grand viatje.

Al cementèri, un'agaça, li fasquèc aquelh discors :
Amic, çò que me tracassa ès de veser tantis plors
Per un vièlh cocut volatge qu'a viscut tojorn joios
Saria bograment domatge de banhar le mocador.

Vai-t'en, vai-t'en, sens vantardisa,
T'en vas com'un vièlh pelharôt,
T'es plan truffat del cant del chôt,
T'es perdut per la bavardisa
Que non aviàs cap de camisa.

* Autre version parfois usitée.

L'auteur présumé de cette chanson, fort riche sur le plan dialectal, serait Joseph Courtade (1888 - 1977), né à Limoux de parents originaires de Coudons, ancien fonctionnaire, retiré ensuite à Perpignan et excellent poète occitan à ses heures. Personnellement nous pensons que ce chant serait plus ancien et repose sur une trame populaire évidente. On remarquera l'emploi du « c » à la fin de la troisième personne des verbes conjugués, forme largement répandue dans le pays de Foix, et la façon de mouiller le « l », caractéristique du parler de Quillan et du Pays de Sault héritée de la proximité du catalan.

En 1932, fut composée par Léon Naudray pour les paroles et Paul Borrelly pour la musique, la chanson « *La Quillanaise* » (3). En fait l'auteur de cet hymne local n'était autre que le bon félibre Léon Raynaud, alias Léon de Belvis (1882-1957) dont l'épouse était quillanaise (4). Cette chanson, entièrement en langue d'Oc, comporte trois couplets et un refrain. Afin de ne pas rallonger exagérément cet article, nous ne donnons ci-dessous que le dernier couplet et le refrain :

*O mon país, o Quilhan ma patria !
Le que t'a vist dits pertot qu'a trapat
Ton cèl, tas flors, ton vin, ton industria,
Ço de pus bèl qu'a jamai existat.
E per qu'un chic siagues pus bèl encara
Totis al còp, o gojats de Quilhan,
En nos trufant de les que fan la cara
Bevèm un còp per far milhor petar :*

Refrain :

*Qu'es polida, tota florida, nôstra vila
Bastida dins un endroit que fa badar ;
Sens egala, tèrra mairala
Totis al còp cantem viva Quilhan !*

Dans le journal « Le Cri de Quillan et de la haute vallée de l'Aude », dont il ne parut qu'une dizaine de numéros en 1926 (5), fut publiée une autre poésie à la gloire de Quillan due, cette fois-ci, à un « barde » local qui n'était autre que le père de M. Orfée Olard, qui signait « Amoros » et qui, nous a-t-on dit, maniait son « patois » avec une surprenante dextérité et un sens inné de la rime. Cette composition essentiellement descriptive, pleine de références à la toponymie et à la vie de la cité, est assez longue et nous ne pouvons, à notre grand regret, la reproduire in-extenso en ces pages. Nous nous contenterons donc de citer les derniers vers, qui sont un chant en l'honneur de l'abbé Félix Armand, le créateur de la route de la Pierre Lys qui, comme chacun le sait, était natif de Quillan :

A l'òme qu'a tan fait e qu'a tan meritat
Devian un monument per la posteritat ;
Sul miech de la Michança * en façà del siu ostal,
L'estatua d'Armand es sus son pedestal ;
Cap a la Pèira-Lis ten la façà virada,
E de totis passants la veiretz admirada
E le bronze dits : pel bonur sus la tèrra
Aimats-vos, tabailhats, tuats la misèra. (6)

A l'examen des divers documents que nous avons pu consulter, il semble que la petite ville de Quillan eut une tradition chantée fort abondante. Le moindre événement était prétexte à réjouissances, exhortations ou satires. La chanson naissait d'emblée sur la bouche du peuple. Les allusions à la vie quotidienne locale y sont nombreuses et bien souvent pittoresques. Nous n'en voulons pour preuve que ces 3 couplets, vieux d'au moins 3/4 de siècle :

Arrestatz, brave monde,
De Quilhan n'i a pas dos.
L'òme s'i fa manhagòs ;
La pròva qu'i a plan de mainatges,
L'amor florís a totis 'l atges.

Quand fasètz le tor de vila
Le maire vos deu cinq sòus (7)
E trapatz que pudís en passant
Per la grand'carrièra,
La flor sentís a sa manièra.

Quand anatz çò de Monica
O ço la maire Matòr (8)
Sortissètz coma butòrs,
Afartats, ambe la monina,
Le ventre plen coma una tina.

(chanson attribuée à Achille Capela).

Joseph Courtade, que nous avons déjà mentionné, composait en Oc presque comme il respirait, même si parfois ses poèmes chantés n'affichaient pas un niveau littéraire bien remarquable. Voici, par exemple, la vision peu flatteuse qu'il nous donne de Limoux, ville qui était tout de même sa cité natale. Cette chanson date de l'entre-deux-guerres :

Dimenge dins la vesprada
Nos n'anèrem à Limòs.
Fasià una crana jornada,
Avian l'aire tot uròs.

* Quartier central du vieux Quillan.

*Le jos-Prefècte nos invitava
Per far un match amical,
Mas sioguès una cagada,
I atrapèrem çò que cal.*

*Adieu, adieu, sens vantardisa,
Païs de fats e de pesolhuts,
N'es qu'una paura jos-Prefectura
Amb un convent per garnitura.*

Voici un autre spécimen de ces nombreuses chansons populaires quillanaises qui naquirent durant le premier quart de ce siècle. Celle que nous reproduisons ci-dessous n'est assurément pas du meilleur cru; elle a plus de 100 ans et recèle quelques lourds gallicismes de rime mais possède la saveur des choses authentiques. C'est surtout à ce titre que nous nous permettons de la citer :

*Se n'enguèc cap a Marides
Creguent de tuar un canard,
Atrapèc las « hémorroïdes »
Tuèc pas mème un pinsard.*

*Se n'enguèc çò la vesina
Qu'èra mièja metgecina,
Disian qu'amb una raspina
Arrancava les agacits.*

*Se n'enguèc cap à La Farga,
Rescontrèc l'Anneta de l'apotecaire
Ambe la Marion la dansaire
Totes dos agafadas pel pèl.*

Refrain :

*E çò que nos rend contents
Es le chuc dels eisserments.*

Dans une autre composition de circonstance, datant environ du premier quart de ce siècle, une allusion est faite au français, que peu de gens parlaient encore dans nos contrées. Malheureusement, nous n'avons pu recueillir qu'un couplet et le refrain de cette curieuse chanson dont le texte intégral n'aurait pas manqué d'intérêt.

*Dins sa convalescència
Li parlava francès :
« Lève-toi, va faire pipi,
Moi, je te ferai le lit ».
Pendent que l'gos i èra pas
Li espompava le matelas.*

Refrain :

*Aï, aï, aï, le paure gos,
El qu'èra tan amoros,
L'aurià pas donat per res,
Comprenià le francès.*

Nous terminerons enfin cette trop courte promenade dans la mémoire de nos grands-pères par un cantique de Noël qui se chantait autrefois dans certaines vieilles familles quillanaises. Il s'agit d'ailleurs d'un texte en catalan, lequel souligne une fois de plus l'influence qu'eut longtemps cette langue sur le dialecte d'Oc de la haute vallée de l'Aude, influence que des raisons historiques, économiques et géographiques expliquent facilement.

*San Josèp fa fèsta
A tirat la ballesta
A tuat un pardal
Pel die, die,
A tuat un pardal
Pel die de Nadal.*

*A invitat mont de fraires,
Fraires e canonges,
Capellans e monges
E mès un cardinal
Pel die, die,
E mès un cardinal
Pel die de Nadal.*

Nous n'avons donné là qu'un aperçu fort succinct d'une tradition orale qui fut particulièrement intense dans la haute vallée de l'Aude jusqu'à une époque relativement récente. Bien d'autres airs et d'autres trésors folkloriques ont à jamais disparu ou sommeillent encore dans les mémoires de quelques habitants. Nous essaierons d'en débusquer et restituer le plus possible avant que le temps n'ait accompli son œuvre inexorable. Nous ne manquerons pas de les signaler dans cette revue chaque fois que cela sera possible.

Jean Fourié.

NOTES

(1) « Carrassiers » est un terme occitan qui désigne ceux qui conduisaient les « carras » ou trains de bois qui descendaient le cours de l'Aude depuis Quillan jusqu'à Trèbes et Narbonne. Ce moyen de transport a disparu durant la deuxième moitié du XIXe siècle, supplanté par le chemin de fer.

(2) Etienne Fontvieille (1834-1911), né à Espérasa, ancien instituteur public, s'amusa pendant sa retraite à rimer en français et en occitan et publia le recueil « L'Abelho d'Espérasa » (Narbonne, veuve Pons, 1899). - L'histoire du « moliniè » Croustet se trouve aux pp. 21-23 de cette plaquette.

(3) « La Quillanaise » (Gravure Impr. Ciarfa, Marseille, 1932, 4 p.) - Cette populaire chanson était en vente à la librairie Jean François à Quillan. L'édition originale est du 1^{er} mars 1932.

(4) Sur la vie et l'œuvre de Léon de Belvis, cf. notre étude communiquée à la Société d'études scientifiques de l'Aude le 17 février 1974. La femme de Léon Raynaud mourut à Quillan, il y a 3 ans, à un âge très avancé.

(5) « Le Cri de Quillan et de la haute vallée de l'Aude », journal hebdomadaire, impartial et libre, sports, tourisme, mise en valeur, information régionale, littérature, annonces. Rédaction administration : Grand'Rue à Quillan - Gérant : Daniel Cognault. N° samedi 1^{er} mai 1926 (4 p.).

(6) La statue de l'abbé Félix Armand s'élevait à Quillan sur la place de la Michance. Elle avait été édiflée sous le Second Empire à la suite d'une souscription publique. Elle fut détruite par les Allemands pendant la 2^{me} guerre mondiale et récupérée au titre des métaux non ferreux.

(7) Expression typiquement quillanaise qui souligne le goût qu'avait autrefois la jeunesse de se promener en faisant le tour de la ville par les boulevards et la grand' rue. Les gens se moquaient gentiment de ces jeunes en leur disant qu'à chaque tour le maire leur donnerait 5 sous.

(8) La Monica, la Mator et la Madeissona (qui ne figure pas dans cette chanson) étaient des tenancières d'auberges quillanaises du début du siècle connues pour leur art consommé de cuisinières.



Nous tenons à remercier M^{me} Nina Barrière, d'Espérasa, M. Robert Jouret, maire de Fa, MM. René Delpech et Jean Courtade, de Quillan, qui ont mis à notre disposition les chansons auxquelles nous nous sommes référés dans cet article.

TRADUCTIONS

Première chanson : LE ROSSIGNOL.

Quand chaque année, le printemps arrive, au mois d'avril le rossignol ; l'un par ses fleurs, l'autre par son chant, nous renouvellent... Et dans les bosquets du bord de la rivière on peut aller se promener.

Une fillette de la Grange en courant tomba par terre, sur le pot aux roses (1)... son amoureux passa et vite la ramassa.

Il nous paraît qu'à votre mine vous devez bien aimer les oiseaux ; et plus ils sont beaux et plus ils chantent, ils nous empêchent de dormir soir et matin.

On te donnera pour récompense la liberté dans le jardin ; au cas où tu voudrais niser il y a le feuillage... Tu auras de quoi nourrir tes petits.

Quand le mois de septembre arrive le rossignol veut s'en aller, quelle tristesse !... le Moustachu portera le deuil du rossignol (2).

Quand le mois de décembre arrive la neige commence à tomber, quel froid... Ce n'est pas le moment d'aller nager au Rocota.

Refrain : Eh hop, je n'ai pas entendu chanter la cigale ! Eh hop, je n'ai pas entendu chanter le coucou !

Deuxième chanson : LE VILLAGE DE FA.

Refrain : Des Wisigoths vieille défense, de tes angles démantelés préserve Fa de la violence et soit l'emblème de la paix.

I. A côté de notre village, qui domine les environs — dont on voit tout le paysage — s'élève une vieille tour.

II. De là on contemple la plaine, les vignes aux jolies couleurs. On entend aussi le clocher et son joyeux carillon.

III. Dans la plaine silencieuse le Faby fait rouler les galets et les jolies amoureuses s'en vont à l'ombre des fourrés.

IV. Notre pays est bien modeste, jusqu'à son nom qui est bien petit. Mais pour trouver de belles fêtes, vous pouvez venir, et même bien habillés !

V. Les filles y sont aimables, les jeunes délurés, les femmes y sont aimables et les enfants bien dégourdis.

VI. La jeunesse a formé un groupe pour divertir les gens de Fa, il est théâtral et artistique, le groupe amical de Fa.

VII. Ici s'arrête ma plainte car je serais peiné de vous lasser, mais je veux vous dire sans crainte « Vive le village de Fa » !

(1) Expression imagée qui désigne certainement ici le postérieur.

(2) Le Moustachu : le chat.

Troisième chanson : LE COUCOU

Sur la branche d'un peuplier un vieux coucou était perché. Il regardait d'un air renfrogné un jeune passereau. L'air triste, la larme à l'œil, il se plaignait d'être meurtri, de devenir vieux, et toujours il disait :

« Je partirai bientôt pour le grand voyage, je suis raccommodé comme un tamis, je n'ai que trois cheveux sur la tête et je suis mangé par les vers et troué comme un fromage, je partirai bientôt pour le grand voyage ».

Toi, tu n'es qu'une vieille bête, lui dit un oiseau qui couvait des œufs : pour pouvoir aller faire la noce tu pondais ton œuf dans mon nid. Là tu me le laissais il fallait alors que je le couve, sans avoir seulement une bouchée pour faire manger les petits.

Tu partiras bientôt pour le grand voyage, tout raccommodé comme un tamis ; avec trois cheveux sur la tête, mangé par les vers et troué comme un fromage, tu partiras bientôt pour le grand voyage.

Un jour qu'il goûtait d'un morceau, une grosse dent qui le gênait le fit tousser (un croûton qu'il rongait se mit au travers de sa gorge), il lui troua le pancréas, le gésier et la panse, avant qu'on eût le temps de le ranimer on le trouva mort (alors le pauvre diable fut mort).

Il partit vite pour le grand voyage tout raccommodé comme un tamis, avec trois poils sur la tête, mangé par les vers et troué comme un fromage, il partit vite pour le grand voyage.

Au cimetière, une pie lui tint ce discours : « Ami, ce qui me tracasse, c'est de voir tant de pleurs versés pour un vieux coucou volage qui a vécu toujours insouciant, il serait bougrement dommage de mouiller un mouchoir ».

Va-t-en, va-t'en, sans orgueil, tu t'en vas comme un vieux chiffonnier, tu t'es bien moqué du cri du hibou, ta vantardise t'a perdu et tu n'avais même pas de chemise.

Quatrième chanson :

O mon pays, ô Quillan ma patrie ! Celui qui t'a vu dit partout qu'il a trouvé ton ciel, tes fleurs, ton vin, ton industrie, ce qui a jamais existé de plus beau. Et pour que tu sois un peu plus beau encore, tous ensemble, ô enfants de Quillan, en nous moquant de ceux qui font triste mine, buvons un coup pour mieux faire retentir :

Refrain : Qu'elle est jolie, toute fleurie, notre ville bâtie dans un site qui laisse béat d'admiration ; sans égale, terre de nos ancêtres, tous ensemble chantons vive Quillan !

Cinquième chanson :

A l'homme qui a tant fait et qui a tant mérité on devait un monument pour la postérité ; au milieu de la Michance, en face de sa maison natale, la statue d'Armand est sur son piédestal ; il a le visage tourné vers la Pierre Lys et vous le verrez admiré de tous les passants car le

bronze dit : « Pour le bonheur sur la terre, aimez-vous, travaillez, tuez la misère ! »

Sixième chanson :

Arrêtez, brave homme, il n'y a pas deux Quillan. L'homme, il est fort gentil ; la preuve c'est qu'il y a beaucoup d'enfants, l'amour fleurit à tous les âges.

Quand la jeunesse fait le tour de la ville le maire vous doit cinq sous et vous trouvez que cela ne sent pas très bon en passant par la Grand-Rue (3), la fleur sent à sa manière.

Quand vous allez chez la Monique ou chez la mère Mator, vous sortez comme des butors, bien rassasiés, ivres, le ventre aussi plein qu'une cuve.

Septième chanson :

Dimanche au cours de l'après-midi nous allâmes à Limoux ; il faisait une belle journée et nous avions tous l'air heureux.

Le sous-Préfet nous invitait pour jouer un match amical, mais ce fut un fiasco, on y prit une belle râclée.

Adieu, adieu, sans me vanter, pays de fous et de pouilleux, tu n'es qu'une pauvre sous-préfecture avec un couvent pour garniture.

Huitième chanson :

Il partit vers Marides (4) croyant tuer un canard, il attrapa les hémorroïdes et ne tua même pas le moindre volatile.

Il alla chez la voisine qui était à moitié rebouteuse, on disait qu'avec une grosse râpe elle arrachait les cors aux pieds.

Il alla vers la Forge (4), rencontra l'Annette de l'apothicaire avec Marion la danseuse toutes deux attrapées par les cheveux.

Refrain : Et ce qui nous rend contents, c'est le jus des sarments (le vin) !

Neuvième chanson :

Lors de sa convalescence on lui parlait français : « Lève-toi, va faire pipi, moi je te ferai le lit ». Pendant que le chien n'y était pas on secouait le matelas.

Refrain : Aïe, aïe, aïe, le pauvre chien, lui qui était si amoureux, on l'aurait pas donné pour rien car il comprenait le français.

Dixième chanson :

Saint Joseph fait la fête, il a tiré de l'arbalète, il a tué un perdreau pour le jour, le jour, il a tué un perdreau pour le jour de Noël.

Jean Fourié.

(3) Autrefois, les ménagères profitaient du crépuscule (ou de l'aube), pour aller vider dans l'Aude les seaux hygiéniques.

(4) Marides et La Forge sont des lieux-dits de la commune de Quillan.

L'ORME DE VILLEMAGNE ET LE POÈTE GABRIEL PEYRONNET

Dans le numéro d'été de *Folklore* (n° 2 de 1975), nous avons déjà publié une étude sur les *ormeaux de Sully* et les *ormeaux de la Révolution* dans l'Aude. Le village de Villemagne possédait à la fois un arbre de Sully et un arbre de la Révolution. Les deux furent abattus, le premier par un violent orage, le second, en 1930, par la main des hommes. L'orme de Sully surtout était l'objet d'une vénération générale et il a été célébré par les poètes locaux : H.-Ch. Guille (1756-1842), et Gabriel Peyronnet (...-1880).

Plusieurs de nos lecteurs nous ont demandé de publier *in-extenso* l'*orma de Vilamanha* (paru en 1852 dans le *Castrais*, Courrier du Tarn), en raison des évocations folkloriques qu'il contient. Il constitue, en effet, une sorte d'instantané pris sur la vie du village à cette époque : bénédiction de l'arbre par le prêtre le jour de la Saint Marc; rassemblements paysans sous son épais feuillage et au pied de l'arbre vente de *rausèls* par le marguillier; sérénade donnée par les musiciens qui faisaient la tournée des maisons, le jour de la fête locale; le travail du remouleur ambulant, le manège des enfants dénicheurs de miel : il n'y manque rien, ni somme toute, la poésie du bon vieux temps !

Gabriel Peyronnet fut d'abord ouvrier typographe, puis employé à la Recette particulière de Castelnaudary. Il est mort dans cette ville en 1880. Des *Menestres*, poésies languedociennes, 1851, il n'a paru que la première feuille renfermant l'avant-propos et deux pièces de vers : *Coumo t'aimi* (il s'agit de la langue d'oc) et la *Croux de peiro*, 3 pages, in-8°.

Nous lui devons également un certain nombre de poèmes parus dans les journaux locaux :

Dans l'« Abeille de Castelnaudary » : *A moussu Daveau sus soun albado* (1846), *un souer d'estiu*, *le Riu* (1848); *Soufrenços d'hiber* (1848); *le bel tems tournara* (1850); *l'hiber n'es pas lenh* (1851); *Coumplimen de dol* (1852).

Dans l'« Ami du peuple » de Castelnaudary : *l'Emancipaciou de las flouretos*, *histourièto d'ancian temps* (1848); *le Bouquinisto e le fumaire* (1848); *le Cygne* (1848).

Dans l'« Echo » de Castelnaudary : *Uno neit de printemps*; *la neit de Nadal* (1850); *l'Amelhe flourit* (1831), *l'Hiroundèlo* (1852).

Dans le « Castrais », courrier du Tarn : *l'ourmo de Bilomagna* (juin 1852).

Parmi les précurseurs du Félibrige dans l'Aude, ou plus exactement en Lauragais, Gabriel Peyronnet reste l'un des plus intéressants et des mieux doués. Son nom méritait d'être sauvé de l'oubli.

* * *

L'orma de Vilamagna

1. *Se jamai caminatx dins la Negra montanha
Ont ôm es ventalhat pr'un aire totjorn viu,
Vejatx per raretat l'orma de Vilamanha
Dont los brancs annadits jos le rôs que les banha,
Balhan cada printemps un fresc e gai ombriu.*
2. *Plantat sus le davant de la glèisa campèstra
Le cel sembla servar son brancatge tant vièlh ;
E travèrs les vitralhs de l'estreita fenèstra
La Verge del sant lôc dont es la reina Mèstra
Sus l'arbre mervilhôs fa treslusir son uèlh.*
3. *Dejôs son tet ramat le pòble s'atropela,
Parladeja d'afars... I vendon d'uôus, de fruts...
Dusca (1) le marguilhièr que s'i desgargamela
A l'encantar l' rausèl, profèch de la capèla
Que servis a pregar pels paures rebonduts.*
4. *Al mitan de son tronc bronzinan las abelhas ;
Curat tanplan qu'un buc, le troban aitant bel !
Les enfants de l'endrèit totis cubèrts de pelhas,
En leugiers (2) esquiròls, al bot de las carbelhas
Van tastar mai d'un còp las pastèlas de mèl !*
5. *L'estiu, quand la calor s'expandis sus la prada,
Servis de doç abric al gentil (5) rossinhôl :
Aquit l'aucelet non crenh pas la becada
Del falquet adalit, à l'urpa replegada
E joïds, dins le nis, ufla son gargalhôl.*
6. *Les ancians an surtot plan d'estac pr'aquel arbre ;
Joves, i an fadejat, que de còps a l'entorn... (6)
Auèi (7), que son aguts, fregis coma de marbre,
Dison al sieu pecol : « Qua sas brancas s'asarbre
Cad'an novèl printemps engarlandat (8) de flors ! »*

(1) Juncos. — (2) lauziers.

(5) janti. — (6) entour. — (7) Abei. — (8) Enguirlandat.

7. *E quand le repasson traversa le vilatge*
En quirdant : « A molar (9) : cotèls, cisèls (10), faucets »
Dejòs l'arbre gigant desplèga son obratge
E puèi cançonejant a l'ombra del fulhatge
De la mola en renom fa resquitar ls laucets !
8. *Le tronaire emmalit en escoissant la bruma*
N'a pas jamai trucat l'orma del grand Enric,
D'aquí vèn qu'a Sant Marc, segond vièlha costuma
Le brave capelan sus son folhut (11) agruma
Força benediccions al nom del Crucifix.
9. *Mas qu'es bel en agost quand la trilha lambrusca*
S'escalabra a sos rams per les potonejar
E que le lèdre amic, s'abraçant a sa rusca
Ondreja de verdor, dels pès dusca (17) la clusca
Son còs avièlhunit qu'Abril fa greljejar !
10. *Le cal véser l'ivèrn de nèu tota comola*
Les glaçons pendolant a sos vièlhis ramels ;
Jòcs d'orgues en cristal ont la Natura sola
En musicaires sons a mièjà nuèit mormola
De votses (13) devinhant aquelas dels aucèls.
11. *E quand vèn al capmàs (14) la balôcha esperada*
Aquel jorn le « Sully » pels païsans es cantat.
Car le pitre, l'tambour en fasent la tornada
Pecan pas d'i balhar cad'an la serenada
En sovenir del temps qu'aquí foguèt plantat !
12. *Se jamai caminatz dins la Negra montanha*
Ont òm es ventatlat pr'un aire totjorn viu,
Vejatz per raretat l'orma de Vilamanha
Dont los brancs annadits jos le ròs que les banha,
Balhan cada printemps un fresc e gai ombriu.

(9) Amoula. — (10) ciseous. — (11) felhut. — (12) durcos.
 (13) bouxes. — (14) Càmmas.

L'orme de Villemagne

1. Si jamais vous cheminez dans la Montagne Noire,
Ce pays où toujours vous caresse un air vif,
Allez voir, comme une curiosité, l'orme de Villemagne,
Dont les branches chargées d'ans, sous la rosée qui les baigne,
Donnent, chaque printemps, un frais et riant ombrage.
2. Il se dresse devant l'église champêtre
Et le ciel semble protéger ses branchages si vieux.
A travers le vitrail de l'étroite fenêtre,
La Vierge de ce saint lieu, dont elle est Reine et Souveraine,
Fait briller son regard sur l'arbre merveilleux.
3. Sous la voûte feuillue tout le peuple s'assemble...
On discute d'affaires, du prix des œufs, des fruits ;
Il n'est pas jusqu'au marguillier qui, lui aussi, ne s'égosille
A vendre à la criée son *rausel* (3), petit profit pour la chapelle
Destiné à faire dire des prières pour les pauvres morts !
4. A l'intérieur du tronc creusé comme un *buc* (4)
Les abeilles qui le trouvent aussi beau qu'une ruche, bourdonnent.
Tout enveloppés de chiffons, les enfants du village
Grimpent comme des écureuils et, armés de longs roseaux,
Vont goûter plus d'une fois aux gâteaux de miel.
5. L'été, quand la chaleur se répand sur les prés,
Il sert de doux abri au gentil rossignol.
Là le petit oiseau ne craint pas le coup de bec
Du faucon affamé à la serre crochue,
Et, joyeux, dans son nid, il chante en gonflant son gosier.
6. Ce sont surtout les anciens qui ont beaucoup d'attachement pour
Jeunes, que de fois ils ont dansé autour en folâtrant ! [cet arbre :
Et maintenant qu'ils sont usés et froids comme le marbre,
Ils disent près de lui : « Puisse à chaque nouvelle année
Le printemps accrocher à ses branches des guirlandes de fleurs ! »
7. Et quand le rémouleur travers le village
En criant : « A repasser couteaux, ciseaux, faucilles ! »
C'est sous l'arbre géant qu'il s'installe pour travailler
Et alors, tandis qu'il chante à l'ombre de ses feuilles,
De sa meule renommée il fait jaillir des éclairs.

3) Sorte de gâteau de forme ovale, percé de trous et craquant.

4) Ruche aménagée dans un tronc d'arbre.

8. La foudre cruelle déchirant les nuages
N'a jamais frappé l'orme du grand Henri,
De là vient cette vieille coutume que chaque année, pour Saint Marc,
Le bon curé répand sur son feuillage
Tant de bénédictions au nom du Crucifié.
9. Quelle splendeur en Août, lorsque la vigne-vierge
Grimpe jusqu'à ses rameaux et leur donne un baiser ;
Quand le lierre amical, embrassant son écorce,
Festonne de vert, des pieds jusqu'à la tête,
Son corps vieillissant qu'avril fait bourgeonner !
10. Il faut le voir, l'hiver, tout chargé de neige,
Quand les glaçons pendillent à ses vieux rameaux :
Ce sont alors jeux d'orgue de cristal, où la Nature seule
Murmure à minuit ses harmonies musicales,
D'une voix qui imite celle des oiseaux.
11. Et quand arrive enfin la fête du village,
Ce jour-là le « Sully » est célébré par les paysans :
Chaque année, les fifres, le tambour, en faisant la tournée (5),
Ne manquent pas de lui donner la sérénade,
En souvenir du temps où l'arbre fut planté.
12. Si jamais vous cheminez dans la Montagne Noire,
Ce pays où toujours vous caresse un air vif,
Allez voir, comme une curiosité, l'orme de Villemagne,
Dont les branches chargées d'ans, sous la rosée qui les baigne,
Donnent, chaque printemps, un frais et riant ombrage.

Abbé Joseph Courriou.

(5) de maison en maison.

MATÉRIAUX ET DOCUMENTS

Notes sur quelques points de folklore ancien

LE NOYER ET LA NUIT DE LA SAINT JEAN

On trouve, dans un poème anonyme du XIII^e siècle publié par C. Appel (*Provenzalische Inedita*), une brève allusion à une croyance assez curieuse concernant le noyer :

*Tut lo mon vei reverdeiar
E-ls arbres de fuoglla vestir,
E ieu non mi puosc renverdir,
A mal mon grat m' aven sechar.
Con ben e mal lioc sui plantatç,
Car tot es verd et ieu secatç !
Cora renverdirai, Seinhor,
Pois non renverdisc en pascor ?
Be leu la nuot de san Giovan,
Ansi com li nogier fan...*

Je vois que le monde entier reverdit
Et que les arbres se revêtent de feuilles ;
Mais moi je ne puis reverdir
Et malgré moi il advient que je me dessèche.
En un bien mauvais lieu il faut que j'aie été planté
Puisque tout est vert et moi, flétri !
Quand reverdirai-je, Seigneur,
Puisque je ne reverdis pas à la saison de Pâques ?
Peut-être la nuit de la saint Jean
Ainsi que font les noyers...

Cette croyance ne semble pas avoir été très répandue en Occitanie : elle n'appartient pas au Folklore méridional de la veille de la saint Jean. Mais elle a eu cours en Italie où il est possible que notre poème ait été composé. Elle figure dans la *Philosophie occulte* de Henri Corneille Agrippa (XVI^e siècle) : « C'est une chose manifeste que j'ai vue en Italie et en France, et j'en ai connu la plantation, savoir qu'un noyer qui a été toute l'année aride, produise à la veille de la saint Jean,

feuilles, fleurs et fruits mûrs. Et tout ce miracle consiste en l'observation seule du temps de la plantation.» (*La Philosophie occulte*, livre III ; p. 282 du tome II de la traduction française, Paris, 1911).

Conformément à l'explication proposée par Corneille Agrippa, le poète se plaint d'avoir été « planté » en mauvais lieu (ou dans un temps défavorable ?)

A PROPOS DE « LA PRIÈRE AUX 72 NOMS DE DIEU »

Dans mon article sur « les 72 noms de Dieu » paru dans *Folklore* (n° 61, hiver 1950), je n'ai pas signalé que le poète Orientius (Ve siècle) qui n'est autre que le vieil évêque d'Auch, saint Orens, très populaire aujourd'hui encore dans le Midi, a parlé des noms du Christ, à la fin de son ouvrage *De Trinitate*, « d'une manière qui semble en promettre l'énumération » (L. Bellanger, *le poème d'Orientius*, Paris, 1903, p. 105). Les poètes chrétiens aimaient, en effet, ces dénombrements de noms divins. On en trouve dans Saint Damase ; et plus tard Ennodius écrira une liste semblable à celle qui nous occupe :

Fons, Via, Dextra, Lapis, Vitulus, Leo, Lucifer, Agnus, Janua, Spes, Virtus, Verbum, Sapientia, Vates, Hostia, Virgultum, Pastor, Mons, Rete, Columba, Flamma, Gigas, Aquila, Sponsus, Patientia, Vermis, Filius excelsus, Dominus, Deus, omnia Christus.

Fontaine, Voie, Droite, Pierre, Veau, Lion, Lucifer, Agneau, Porte, Espoir, Vertu, Verbe, Sagesse, Prophète, Victime, Rameau, Pasteur, Mont, Filet, Colombe, Flamme, Géant, Aigle, Epoux, Patience, Ver, Fils très haut, Seigneur, Dieu, tout cela, c'est le *Christ*.

Dans la *prière aux 72 noms de Dieu* que j'ai publiée, on retrouve tous ces mots latins, à l'exception de trois ou quatre (*Gigas, Rete, Columba*), mais elle contient, en outre, un nombre assez important de mots grecs et hébreux.

René Nelli.

FOLKLORE DU MOULIN

A propos de l'expression populaire :

« Jeter son bonnet par dessus les moulins »

Claude Duneton, dans « la Puce à l'oreille » (1) avance, au sujet de cette expression populaire, quelques conjectures personnelles et avoue ne pas savoir son origine exacte (2).

Voici le texte d'un poème du XVe siècle, dont le quatrième couplet pourrait apporter de l'eau à son moulin :

1. *Tan qué biraras atal*
Panot sara din l'oustal.

Refrain :

- Biro, Biro, Biro bieil Mouli*
Biro, Biro, bieil Mouli
Biro, Biro, Biro bieil Mouli
Biro, Biro san fi !
2. *E un cop dé bi claret*
Para pass'a-l Cassoulet.
 3. *Aousélous sé paoussaran*
Sus tas alos en cantan.
 4. *A sous galans las filletos*
Sus tu jettoun sas couffétos.
 5. *Més al vèspré din lé cèl d'or*
Sus tas alors mountoun lès cors.
 6. *Tan qué bieil Mouli roudara*
Nostré Castelnaou flourira ! (3)

Claude Duneton affirme que la locution qui nous intéresse ici est définie pour la première fois en 1640.

La quatrième strophe du rondeau ci-dessus dont l'auteur paraît être Blaise d'Auriol, mainteneur ès Jeux Floraux (1478-1551), serait-elle à l'origine de cette expression ?

— « Ce qui est certain, poursuit l'auteur de « Parlons Croquant », c'est que les moulins (à vent) étaient autrefois des lieux d'échanges et de rencontres permanents, sièges traditionnels de haute socialibilité villageoise. « Qui veut ouïr des nouvelles, au four et au moulin, on en dit de belles », est un vieux proverbe. On y organisait même des fêtes populaires que l'on appelait des « moulinages », et qui consistaient en mascarades, farces et bals champêtres. Peut-on imaginer que l'expression ait vu le jour dans ce genre de festivités ? »

Et pourquoi pas à l'appui de ce couplet ?

*A sous galans las filletos
Sus tu jettoun sos couffétos.*

dont le sens semble très clair : « filletos » veut dire jouvencelles, adolescentes et non petites filles ou très jeunes filles.

Pendant ces « moulinages » avaient lieu des jeux à gages et des jeux amoureux. On peut donc imaginer, sans trop se perdre dans les suppositions du passé, une jeune fille ou plusieurs, entourée de galants dont le nombre varie selon la beauté, le caractère, l'esprit ou tout simplement la physionomie de la courtisée, jetant en l'air sa coiffe afin que le sort désigne son prochain amoureux.

Cette coiffe de dentelle, légère, virevoltant au gré du vent, pourra être projetée sur la capelada, le toit en bois, conique et à très forte pente, qui la restituera à la moindre bourrasque et sera l'enjeu d'une joyeuse bousculade ou d'une bagarre acharnée.

Le bien-aimé sera celui qui la rapportera à la belle.

Faut-il voir dans ses présomptions la résurgence de la coutume qui voulait, du temps de nos grands pères lors d'une fête populaire, que le jeune homme choisisse au préalable sa cavalière à qui il promettait fidélité, courtoisie et sa présence jusqu'à la fin du bal ?

A. Armengaud.

(1) DUNETON (Claude) : *La puce à l'oreille* - Stock, 1978.

(2) Nous le soupçonnons aussi d'avoir intentionnellement voulu terminer en beauté par une pirouette digne d'un grand auteur son remarquable ouvrage.

(3) Document - paroles et musique - envoyé par le professeur R. Nègre que nous remercions très chaleureusement.

NÉCROLOGIE

Le n° 125 de notre Revue, consacré aux « Chansons Compagnonniques » avait pu être réalisé grâce aux documents fournis par deux compagnons : Antoine Marfaing, « Carcassonne. L'Ami des Compagnons ». Maréchal-Ferrant. Compagnon du Devoir ; et par Edmond Lacroux, « Languedoc. L'ami du Devoir ». Compagnon Passant Charpentier. Bon Drille du Devoir.

C'est encore grâce à M. Edmond Lacroux que « Folklore » (n° 155) avait pu faire paraître une étude sur quelques chefs-d'œuvre de Compagnons Charpentiers Audois.

« Folklore » (n° 126) avait annoncé à ses lecteurs la mort de M. Antoine Marfaing (15 juin 1967) ; le 14 novembre 1979, M. Edmond Lacroux est décédé à Nébias, à l'âge de 90 ans. Une délégation de compagnons, conduite par la Mère, a assisté à ses obsèques. Sur sa tombe, la vie du vieux compagnon (depuis 1910) a été évoquée par l'un de ses camarades.

La rédaction de « Folklore » adresse à sa famille ses sentiments de profonde sympathie.

Urbain Gibert.



